Case
FRC
524

APPARITION

DU GÉNÉRAL CHEVERT,

AU TIERS ÉTAT.

APPARITION
DU GÉNÉRAL CHEVERT,
AU TIERS ÉTAT.

PEUPLE, TIERS ÉTAT, que votre grande ame ne s'intimide pas; c'eſt CHEVERT, c'eſt votre ami, évoqué du ſein des tombeaux, par la fermeté avec laquelle vous avez ſoutenu vos droits, dans ces temps où il ſe trouve des Nobles aſſez orgueilleux pour mépriſer une claſſe de Citoyens qui, preſque ſeule, ſoutient la Patrie.

J'ai voulu vous apparoître, & vous montrer cet homme né parmi vous. Je n'eus point d'autre berceau que le ſein obſcur de l'indigence. Ma naiſſance ne fut qu'un foible obſtacle à l'amour de la gloire, dont je fus enflammé depuis mon bas-âge.

Le parti des armes offrit une vaſte carrière à ma bravoure & à mon courage. Je ſervis en qualité de Soldat, ſeule place deſ-

tinée au Tiers Etat. C'eſt de cette claſſe inférieure que je me ſuis élevé au plus haut degré de grandeur. J'ai vu diſparoître mes égaux, ſans cependant les avoir jamais méconnus. Ce fut au milieu des combats, que mon bras ſe fraya la route de l'immortalité. Des monceaux de morts, des fleuves de ſang, firent chérir à la fois le vengeur de la France, & rendirent le nom de CHEVERT redoutable à tous nos Ennemis.

Voilà, mes Concitoyens, voilà la vraie grandeur; la bonne Nobleſſe eſt celle qui s'acquiert dans le ſein des batailles; c'eſt au milieu des eſcadrons ennemis que l'on ſe fait un nom, des drapeaux enlevés ſont des titres, des places priſes ou défendues ſont les parchemins ſur leſquels la Nobleſſe doit graver ſes exploits & ſon antiquité.

J'ai vu, j'ai ſervi, & j'ai, à mon tour, commandé une partie de ces Nobles qui ne doivent leur qualité qu'à la grandeur d'ame de leurs Ancêtres, morts depuis deux ou trois cents ans. Ces hommes, vains & orgueilleux de leurs titres, croyent avoir tout fait pour leur Pays, en offrant au Roi des

jours tiſſus par la molleſſe & perdus dans les plaiſirs ; négligeant leur profeſſion, ils employent le temps de la paix à étudier l'art de ſéduire les femmes ; au lieu de ſe pénétrer, dans ces momens précieux, du grand travail militaire pour commander noblement ce Tiers Etat, dont chacun des membres devient ſouvent autant de Héros, quand il s'agit de venger l'honneur ou de ſoutenir les droits de ſa Patrie.

Les dignités, les récompenſes, ſont des appas pour les Grands & la Nobleſſe ; auſſi leur gloire devient par fois mercenaire. Mais vous, humbles Citoyens, quels ſont les fruits de vos travaux ? Si, dans un combat, vous avez le malheur de ne pas devenir entière victime de la foudre ou du fer, & que vous ſoyez aſſez prédeſtiné pour n'être privé que d'un de vos membres, vous êtes forcé de retourner dans vos villes, pour y mendier la pitié, & pour y traîner dans l'obſcurité des jours que votre valeur avoit deſtinés à la défenſe de votre Pays. Si, dans une action, une compagnie entière ſe couvre de gloire, chaque Soldat

qui la compoſera ſera un nouvel Achille : quelle en ſera la récompenſe ? Celle de voir tout le prix de ſes exploits ſervir de trophée au ſeul Commandant, ſans qu'on faſſe nulle mention des bras qui auront ſoutenu ſon bonheur ou ſon courage.

Si les diſtinctions, les croix, les cordons n'exiſtoient point, combien ne verroit-on pas de ces mêmes Nobles, qui ont l'air d'être tout enflammés pour l'honneur, laiſſer l'Etat ſans appui & ſans défenſe ? Les prérogatives de leur naiſſance les enorgueilliroient au point d'avoir la vanité de ſe croire au-deſſus de l'homme qui, ſans intérêt, ſans l'eſpoir des décorations, conſacre ſes jours au ſervice de ſon Roi, & ne forme des vœux que pour terminer ſa carrière au champ de l'honneur.

Quels ſervices rendent à la France ces *Gentillâtres* orgueilleux de la valeur de leurs Ancêtres ? Aujourd'hui, renfermés dans l'enceinte de quelques arpens de terre, que, par ſucceſſion, ils tiennent de leurs Aïeux, ou placés par l'or, & non par les ſentimens, au rang de ces vrais Nobles dont

l'illuſtration s'eſt inſenſiblement élevée ſur des monts d'ennemis & ſur des remparts, quel eſt le mérite des premiers? Hélas! ils n'en ont d'autre que celui d'être les fléaux de leurs vaſſaux, inutiles à la ſociété, & trop ſouvent à charge à l'Etat. Je ne puis comprendre encore comment la fierté de la Nobleſſe Françoiſe, jalouſe de ſes droits & de ſon honneur, ſouffre que quelques Gentilshommes, dont la profeſſion ſeroit de ſervir & de mériter ces titres que la néceſſité fit vendre à leurs Pères, qui n'eurent d'autre vertu que la fortune, acquiſe le plus ſouvent par la baſſeſſe & par la fraude : oui, je le répète, je ne conçois pas comment on ſouffre que CES NOBLES, végétant dans leur terre, & que, loin de porter les armes contre nos Ennemis, ils ne s'en ſervent que pour devenir la terreur des forêts, n'ayant à citer comme de grands exploits que la mort d'un timide animal, devenu victime de leur oiſiveté.

Si, par les nouvelles Ordonnances Militaires, cette partie vous eſt plus que jamais fermée; ſi l'on vous a ôté juſqu'à

l'eſpoir de parvenir aux grades où votre bravoure pouvoit vous faire monter ; ſi la privation de la croix, dont une longue ſuite de ſervices rendus à l'Etat étoit le but & la récompenſe qu'attendoient vos travaux ; ſi enfin toutes ces vexations ne découragent point votre ame, & que l'état militaire ſoit toujours la carrière que votre valeur vous preſcrit de parcourir ; eh bien ! ſervez ; que l'honneur ſeul enflamme votre courage ! mourez avec la gloire de périr les armes à la main, & forcez la Poſtérité à rendre hommage à un nom que votre bras aura ſeul illuſtré.

Si, au contraire, le parti des armes n'eſt point celui où vous vous ſentez appelé, n'avez-vous pas encore pour vous le Commerce, honoré de tout temps chez toutes les Nations, & que les ſeuls Gentilshommes François ont dédaigné. Il vous ouvre un vaſte chemin à l'immortalité. Eſt-il, en effet, rien de plus honorable pour un homme inſpiré par la gloire & ſtimulé par l'ambition, que de pouvoir dicter, de ſon cabinet, des ordres juſqu'au

bout de l'Univers. Les régions les plus éloignées deviennent pour lui une autre Patrie. Son induſtrie enrichit le Pays qui lui a donné le jour de toutes les productions qu'offrent les différens climats de la terre habitée.

Négociant vertueux, tu deviens un homme cher au Royaume qui te poſsèdes. Tu rallies toutes les Nations; tu te frayes une route ſur les vaſtes abîmes des mers: les difficultés, loin de t'effrayer, ne ſervent qu'à t'encourager davantage. Les Sauvages deviennent tes frères, tes amis: tous les Peuples étrangers te ſont connus: tu portes chez les uns ce que tu veux y échanger, pour tranſporter chez les autres ton nom, que ta probité & ton intégrité ont rendu recommandable d'un bout du pôle à l'autre: tu deviens, pour le Voyageur, la clef de tous les tréſors du monde: en montrant ta ſignature, il ſe les fait ouvrir, & y raſſaſie ſes deſirs inquiets ou ſa cupidité. Voilà, Tiers Etat, la brillante & l'immenſe carrière que la Nobleſſe vous a laiſſé à parcourir; ſi celle que les Nobles ſe

ſont réſervée défend la France, la vôtre la ſoutient, & rapporte dans ſon ſein les richeſſes que le cruel fléau de la guerre en avoit arrachées.

Vous vous plaignez que votre nom, vos belles actions ne paſſent point à la Poſtérité ; que vous ne trouvez point dans les faſtes de l'hiſtoire les faits mémorables du Tiers Etat, qui, dans tous les temps, prodigua ſon ſang & ſa vie pour l'honneur du nom François. Qui eût été aſſez hardi pour entreprendre un ouvrage auſſi conſidérable ? Quel mortel eût vécu aſſez long-temps, pour raſſembler, ô Tiers Etat ! toutes tes actions mémorables. Loin d'ici ces hommes dont les ſentimens ſont aſſez bas pour penſer qu'il n'y a que la Nobleſſe qui puiſſe donner la grandeur d'ame ! La vertu, l'honneur, ſont de tous les états ; & tel, qui eſt né dans la claſſe la plus abjecte, montreroit à l'homme du rang le plus diſtingué le chemin qui doit le conduire au temple de mémoire.

Les témoignages que l'on ſeroit obligé de rendre au Tiers Etat ſeroient infinis

dans tous leurs détails, ſi on entreprenoit de les analyſer ; mais l'Envie, de concert avec l'Orgueil, s'empreſſe & ſe plaît toujours à les étouffer.

Parmi tant d'exemples que je pourrois citer, je me contenterai de vous rappeler celui du Maréchal Fabert, qui, comme moi & ſemblable à vous, Tiers Etat, n'eut pour recommandation que ſon mérite & ſa bravoure. Cependant il s'éleva juſqu'au faîte des honneurs, & mourut au plus haut degré de grandeur. On oſa avancer, dans ces temps où la France étoit encore enveloppée des ténèbres épaiſſes de la ſuperſtition, qu'il avoit fait pacte avec le Diable, auquel il s'étoit donné tout entier, & qu'en récompenſe l'Eſprit malin l'avoit toujours accompagné, conduit, guidé & fait réuſſir dans tous ſes vaillans exploits. De là on forgea cette fable, auſſi incroyable que ridicule, par laquelle on ſuppoſa qu'il étoit mort d'une manière tragique, en ſoutenant affirmativement que ce même Diable étoit venu l'étrangler.

Conſolez-vous, ô mes Amis, vous

n'avez pas besoin de Panégyristes, (le plus souvent imposteurs que véridiques) pour vous élever, que dis-je, pour vous mettre à la place qui vous est due, & qui vous a été de tout temps assigné dans les fastes de l'histoire ; & pour montrer à toute la France assemblée que c'est de votre sein qu'est sortie une grande partie des Héros. Votre bras, dans toutes les occasions, a prouvé à la Noblesse de quelle nécessité vous avez été dans le gain des batailles. Si plusieurs Nobles payèrent de leur vie ces avantages, combien de fois, en récompense, fûtes-vous immolés à la fureur des Ennemis ? Vos corps *sacrifiés* jonchèrent plus d'une fois la terre de leurs membres, & vos Concitoyens eux-mêmes ne se firent que trop souvent des remparts de vos cadavres à moitié expirans.

Le jour d'un combat, il seroit à desirer que l'on pût rassembler tous les hauts faits de ces braves Soldats, victimes de leur généreuse audace ; on seroit étonné du sang-froid & de la bravoure avec laquelle ils envisagent la mort se promener de rang

en rang, jusqu'au moment où ils deviennent eux-mêmes sa proie.

J'ai vu, à mes côtés, un brave François, séparé en deux par un boulet enchaîné, me crier, en me voyant le regarder avec attendrissement : Mon Général, je ne suis qu'un Soldat ; mais je meurs content, puisque j'ai la certitude que CHEVERT gagnera la bataille. Ces exemples sont sans nombre : & des milliers de Soldats vont, dans les ténèbres, cacher des exploits dont un seul connu auroit suffi pour les immortaliser.

Mon intention n'est point d'enlever à la Noblesse les hommages dont elle a su se rendre digne & qui ont pu lui assurer quelques suffrages ; mais en rendant au Tiers Etat le tribut d'éloges qui lui est dû, je ne fais que m'acquitter d'un devoir cher à mon cœur, & lui présenter l'offrande de l'encens que ses qualités & ses vertus lui ont mérité dans tous les siècles.

Où sont donc ces Nobles, sous lesquels j'ai servi & que j'ai commandé ? Où sont tous ces Grands qui existoient de mon

temps ? Tout eſt dans la pouſſière : leurs noms, leurs perſonnes ſont rentrés dans le néant. Gentilshommes orgueilleux, qui vous pariez d'un vain titre, qu'êtes-vous donc devenus ? Si l'on veut entendre encore parler de vous, il faut feuilleter de vieux parchemins, conſulter de vieux regiſtres, tandis que CHEVERT, *Roturier*, montre aux yeux de tout l'Univers ſon extrait mortuaire, renaiſſant & gravé en lettres d'or ſur ce marbre inanimé. Ma renommée durera autant que le monde. Les Guerriers curieux de connoître CHEVERT, viendront en cette Egliſe (Saint-Euſtache) conſulter mon tombeau ; là, ils ſe pénétreront de la grande idée qu'un ſimple Citoyen, fut-il né de la claſſe la plus vile, peut, pendant ſa vie comme après ſa mort, ſervir d'exemple & de modèle à la première Nobleſſe du Royaume.

Je vous parle ici pour la dernière fois : l'inſtant eſt arrivé où vous allez rentrer dans tous vos droits ; vous allez donner à votre Roi les preuves les plus grandes & les plus éclatantes de votre fidélité & de

l'amour dont vous êtes pénétrés pour le bien de la France, notre chère Patrie. Je réponds de vous : je vous connois, ayant preſque toujours vécu parmi vous.

Le Roi vous appelle à ſes Etats Généraux, en nombre égal aux deux autres Ordres. Sa bonté s'eſt pleinement manifeſtée : elle vous a accordé toutes vos demandes. La ſenſible reconnoiſſance exige un pareil retour. Ce n'eſt point votre ſang que l'on vous demande aujourd'hui ; mais que vos tréſors ſoient ouverts ! rempliſſez celui du Roi qui deviendra celui de la Nation, s'il continue long-temps d'être ſous les heureux auſpices de l'Adminiſtrateur intact qui l'a ſauvé du naufrage dans lequel il alloit être englouti, il y a près de ſix mois. Montrez à Louis XVI, que ſon Tiers Etat eſt auſſi jaloux que ſa Nobleſſe de lui prouver ſon attachement, & qu'en répandant une partie de ſes bienfaits ſur vous, il trouvera toujours, dans vos cœurs, les vraies richeſſes de l'Etat & un rempart aſſuré contre tous ſes Ennemis.

Adieu.